

Penser l'identité culturelle méditerranéenne

Je tiens d'abord à exprimer mes plus vifs remerciements à mon ami Andrea Corvo de m'avoir invité à cet important colloque, consacré à « La globalisation et le transfert culturel dans le monde méditerranéen. Pour une convivialité des différences ». C'est pour moi un honneur d'y participer et l'occasion de retrouver mes amis italiens dont l'esprit autant que le comportement me rapproche beaucoup plus que de l'arabe d'Orient et du musulman d'Asie ou d'extrême Orient auxquels me lie pourtant la langue et la religion. C'est pour vous dire d'emblé combien est forte cette identité extranationale et extracommunautaire qui rapproche plus qu'elle ne les divise les européens du Nord des maghrébins du Sud, et combien est encore agissante la civilisation méditerranéenne qui permet cette « convivialité des différences ».

Rétrospective politique :

Dès son lancement à Marseille il y a une année, le projet d'une « Union pour la Méditerranée » a suscité des réactions contradictoires : scepticisme et inquiétudes chez les uns, euphorie et volontarisme chez d'autres. C'est que la naissance d'un nouveau bloc géopolitique de cette ampleur n'est pas une action aisée, ni une entreprise dénuée d'arrière pensées stratégiques, politiques, économiques, sociales ou culturelles, qui ne contribuent pas toujours à la convergences des intérêts des uns et des autres. Les enjeux sont multiples et majeurs, autant que les intérêts des Etats concernés peuvent être antagoniques ou complémentaires.

Certains y ont vu un projet alternatif et même concurrentiel avec le *Grand Moyen Orient* (GMO)-dont on connaît le fiasco- lancé par l'ingénierie politique d'une Maison Blanche envoûtée par l'ivresse de la puissance et galvanisée par le néo-conservatisme. La dérive autoritaire et impériale qui a affectée cette grande démocratie jadis et naguère louée par Tocqueville -dérive que les événements tragiques du 11 septembre 2001 expliquent mais n'excusent point- a eu les conséquences que chacun sait : un Irak implosé et pris dans le tourbillon chaotique d'une guerre civile et confessionnelle et qui finira par accoucher d'une théocratie chiïte aliénée sur l'Iran, un Afghanistan instable et de plus en plus menacé par les hordes talibanesques qui risquent de reprendre le pouvoir, un conflit israélo-palestinien qui s'enlise de jour en jour et qui nous éloigne chaque instant de l'espoir née des accords de paix signés entre deux leaders exceptionnels : Arafat et Rabin, une fracture que certains souhaitent et que beaucoup redoutent entre l'islam et l'Occident, un choc des civilisations conjecturé par le prophète Samuel...Huntington !

Ce sont en effet les événements tragiques du 11 septembre qui, après l'éclipse de la Méditerranée comme épice du conflit Est/Ouest, ont fait percevoir cette mer baptisée « Arc de crises », comme le berceau du nouveau péril global, voire – selon Huntington- comme une zone de fracture majeure entre le Nord et le Sud. Les temps ont bien évidemment changés avec l'arrivée au pouvoir d'un Barak Obama soucieux de rétablir le dialogue et la confiance avec le monde musulman. Mais, si louables soient ses intentions et réelle sa volonté, le président américain n'effacera pas d'un trait de la main tous les malentendus nés ces quinze dernières années entre l'Occident et l'Orient, et dont l'origine remonte parfois à l'histoire des relations, tantôt conflictuelles tantôt pacifiques, entre le monde chrétien et le monde musulman...

D'autres observateurs ont décelé dans ce projet d'union pour la méditerranée un plan « machiavélique » pour enlever à la Turquie toute prétention européenne, en lui proposant de jouer un rôle « naturel » et central dans la future « Union pour la Méditerranée », ce qui expliquerait la passivité avec laquelle le gouvernement turc a accueilli ce projet.

D'autres enfin ont interprété ce projet comme traduisant une rivalité de leadership entre l'Allemagne et la France. La première voulant toujours et encore tirer l'Europe vers l'Est pour asseoir définitivement son influence et sa puissance au sein de l'Union Européenne. La seconde tentant d'arrêter précisément ce processus d'élargissement interminable vers l'Est en lui substituant une ouverture vers le Sud, zone historiquement sous influence française. Aujourd'hui, interrogations, suspicions, écueils et divergences d'intérêts semblent a priori surmontés. Signe révélateur de cette entente conjoncturelle ou de ce consensus peut-être provisoire, le projet ne s'appelle plus « Union Méditerranéenne » mais « Union pour la Méditerranée ». Par-delà cette inflexion terminologique, que recèle cette nouvelle dénomination ? Un abandon de l'ambition française originelle ou un changement sémantique dans la continuité stratégique ? Une chose est certaine, le projet n'est plus exclusif mais inclusif : il ne concerne plus uniquement les pays riverains de la Méditerranée, mais l'ensemble des Etats membres de l'Union Européenne et de la rive Sud de la Méditerranée. L'Allemagne a réussi à imposer ses exigences et à infléchir le projet initial. Celui-ci a rétréci au lavage allemand. Il est devenu une équation à plusieurs inconnues.

L'Union pour la Méditerranée est en marche, plus rien ne l'arrêtera, pensent les défenseurs de ce projet inédit et historique. Sa déclaration de naissance le 13 juillet 2008, lors du Sommet des chefs d'Etats à Marseille, a consacré la volonté des pays signataires de construire ensemble un nouvel espace politique et économique méditerranéen. Mais le plus difficile restera à faire. Bien des questions restent en suspens : va-t-on définitivement abandonner le « Processus de Barcelone », lancé en 1995, et son excroissance, « Dialogue 5+5 », initié en 2003 précisément pour relancer un « Partenariat euro-méditerranéen » agonisant faute de moyens et d'ambitions réelles ? Va-t-on au contraire ne pas tenir compte de l'échec du « Processus de Barcelone », en choisissant de le réactiver moyennant quelques améliorations cosmétiques ou tactiques ? Les énormes investissements injectés dans les ex-pays de l'Est que l'UE a accueilli en son sein, et d'autre part les investissements dans les pays du Sud, sont-ils conjointement possibles et compatibles ? L'UE, a-t-elle les moyens de cette double ambition ? Quels seront les projets prioritaires de l'Union pour la Méditerranée ? Quels vont être ses instruments institutionnels, son mode de gouvernance et ses moyens financiers ? Comment l'Union pour la Méditerranée va-t-elle surmonter son principal obstacle, à savoir tous ces conflits actuels ou potentiels : israélo-palestinien que la campagne punitive contre Gaza a exacerbé, syro-israélien, algéro-marocain sur la question du Sahara occidental, hispano-marocaine sur la question de Sebta et Mellila, hispano-britannique sur la question de Gibraltar, turco-chypriote sur la réunification de Chypre, libano-libanaise avec la grande inconnue que demeure le Hezbollah... ?

Déjà dans ses *Mémoires des deux rives* publié il y a vingt ans, le grand orientaliste Jacques Berque, pourtant visionnaire et précurseur de l'unité méditerranéenne, s'interrogeait s'« Il n'y a pas quelques paradoxes à préconiser une construction méditerranéenne au moment où le pays qui aurait du en offrir l'exemple privilégié s'effondre dans la destruction (Liban). Il faut l'avouer. Entre la Palestine occupée, le Liban suicidaire et Chypre en trois morceaux, la Méditerranée orientale fournit au monde un lugubre échantillonnage d'erreurs et de châtiments... La dispute du Sahara occidental, les échecs de la Libye et du Soudan vers le sud... »¹. Et Jacques Berque de se demander si « La dimension méditerranéenne, jusqu'ici refoulée, aurait plus de chances » dans l'avenir.

Même si cet avenir reste incertain, que la plupart des questions posées sont encore sans réponse, et que les obstacles –particulièrement ceux liés aux tensions et aux conflits mentionnés- semblent infranchissables, l'idée d'Union pour la Méditerranée reste mobilisatrice et porteuse d'espérance. Jacques Berque y croyait, malgré tout : « C'est au sein de solidarités élargies qu'une construction originale a chance de surgir. Aire gréco-latine d'un côté, aire arabo-islamique de l'autre, peut-être ne manque-t-il entre l'une et l'autre que les signes de communauté. Il y manque surtout un fiat rénovateur »².

Sommes-nous aujourd'hui capable de ce fiat rénovateur ? La réussite de l'Union pour la Méditerranée ne dépend que de la détermination des gouvernants et de leur volonté politique. Les conflits en question et en gestation que je viens de mentionner, rendent encore plus passionnante l'aventure euro-méditerranéenne et plus urgente l'unité des deux rives. C'est sur les ruines de la seconde guerre mondiale que les bases de l'Union Européenne ont été jetées. Il faut donc éviter l'eurocentrisme, établir des relations de confiance mutuelle et non point de défiance réciproque. C'est Fernand Braudel qui écrivait que « l'homme occidental, dans le concert de la Méditerranée, ne doit pas écouter exclusivement les voix qui lui sont familières ; il y a toujours les autres voix, les étrangères, et le clavier exige les deux mains. Nature, histoire, âme changent selon que l'on se situe au nord ou au sud de la mer, selon que l'on regarde seulement dans l'une ou dans l'autre de ces directions »³. Il faut par conséquent regarder ensemble dans la même direction.

Ainsi, ce qui peut sembler aujourd'hui une utopie peut devenir demain une réalité. A condition d'éviter à cette grande ambition civilisationnelle et géopolitique l'enlèvement technocratique et de ne pas la réduire à des considérations purement économiques, énergétiques ou sécuritaires. Celles-ci sont nécessaires mais pas suffisantes.

Pour que l'Union pour la Méditerranée soit un projet d'avenir, pour qu'il soit profitable à l'ensemble des protagonistes, pour qu'il soit un espace humain commun, pour qu'il infléchisse la marche du monde, pour qu'il devienne un instrument de développement, de pacification et de concorde, il faut qu'il soit **un projet de Civilisation**. Bien plus qu'à l'émergence d'une nouvelle zone d'échange économique ou d'un nouveau bloc géopolitique (vision minimaliste et utilitariste du projet), c'est à la naissance, ou plutôt renaissance d'une **Civilisation Méditerranéenne** (vision maximaliste et universaliste du projet), que nous devons tous travailler. Cette Civilisation Méditerranéenne existe, mais elle est disparate, fragmentée et ensevelie dans les sables mouvants de l'Histoire. Elle est pharaonique, mésopotamienne, phénicienne, assyrienne, carthaginoise, grecque, romaine, juive, chrétienne, islamique... Quoi qu'en ait dit Paul Valéry, les civilisations ne sont pas mortelles. « Qu'est-ce que la Méditerranée ? » s'interrogeait encore Fernand Braudel. « Non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais une succession de civilisations entassées les unes sur les autres. Voyager en Méditerranée, c'est trouver le monde romain au Liban, la préhistoire en Sardaigne, les villes grecques en Sicile, la présence arabe en Espagne, l'islam turc en Yougoslavie. C'est plonger au plus profond des siècles, jusqu'aux constructions mégalithiques de Malte ou jusqu'aux pyramides d'Égypte »⁴.

La Méditerranée a été un carrefour des civilisations et le berceau des trois grandes religions monothéistes. Cette « machine à civilisations » comme la nommait Valéry peut redevenir un grand bassin d'échange interculturel et interreligieux ; la source d'une Civilisation humaniste et universaliste, car la civilisation méditerranéenne a été, dans son essence comme dans sa finalité, résolument universaliste. Mais cette Civilisation ne peut pas voir (ou revoir) le jour sans ces trois conditions primordiales. Primo, la fin du conflit israélo-arabe, avec la constitution d'un Etat palestinien conformément aux résolutions onusiennes. Secundo, **la construction graduelle d'une identité commune méditerranéenne**. Tertio, l'élévation de la démocratie et des droits de l'homme en valeurs absolues et intransgressibles. L'Union doit pouvoir se réaliser sur la base d'un même sentiment d'appartenance, celui à une histoire partagée et à un avenir commun. C'est encore l'éminent Braudel qui écrivait, « Avoir été, c'est une condition pour être ».

En d'autres termes, si profonds et si cruels aient été les conflits entre les grecs et les romains, entre les romains et les carthaginois, entre les romains païens et les chrétiens, entre les chrétiens et les juifs, entre les musulmans et les chrétiens, entre les catholiques et les protestants..., entre les colons français, anglais ou italiens et les arabes, entre les israéliens et les palestiniens, la genèse d'une identité culturelle méditerranéenne, préalable nécessaire à l'émergence graduelle d'une

Civilisation Méditerranéenne, est -en raison même de ce passé conflictuel- à la fois possible et vitale. C'est possible, car aucun projet, si utopique soit-il, ne peut résister à la volonté humaine. C'est vital, car l'avenir politique, géopolitique, social et économique des pays des deux rives de la Méditerranée en dépend. Il y va de la sécurité dans notre région méditerranéenne en particulier, et de la paix dans le monde en général. L'ère de la globalisation dans laquelle nous vivons tous, fait qu'un événement qui surgit dans un coin du monde ne peut pas ne pas affecter, d'une façon ou d'une autre, le reste de la planète. A plus forte raison les événements qui se produisent dans tel ou tel pays de la Méditerranée.

Perspectives philosophiques :

1. *Identité, Altérité.*

Commençons d'abord par définir et circonscrire la notion d'**Identité**. Le seul fait de l'invoquer vous expose à la suspicion si ce n'est à la stigmatisation. Et pour cause, on l'oppose souvent à la notion d'**Altérité** qui est parée de toutes les vertus. Autant la notion d'identité a été diabolisée parce qu'elle serait inévitablement exclusive et porteuse de la négation d'autrui, autant la notion d'altérité a été mythifiée, exaltée voire sacralisée parce qu'elle serait l'Autre, l'autre nom qu'on donne à diversité. Pourtant, ces deux notions (identité/altérité) sont complémentaires, inclusives et non antagoniques ou exclusives. Il existe en effet un rapport dialectique (dans le sens platonicien plus que marxiste du terme) entre identité et altérité. L'identité n'exclue pas l'altérité ; elle en est le complément, l'expression intrinsèque et parfois même la matrice. C'est ainsi que je lis Georg Simmel lorsqu'il écrit que « la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche »⁵. Est-il besoin de rappeler que le terme identité dérive du latin *idem*, c'est-à-dire le même ? Qu'il désigne au sens général la capacité d'un individu ou d'un groupe à s'auto-reconnaître et à être reconnu par les autres.

Nonobstant les divergences idéologiques et la multiplicité des perspectives, il y a un accord substantiel sur le caractère a priori paradoxal de la notion d'identité. Cette notion a deux faces (j'utilise ce mot à bon escient) opposées. La première souligne la *ressemblance* avec les autres, le fait de se reconnaître dans des groupes sociaux qui nous transcendent (être cycliste ou pacifiste ou professeur). La seconde met en lumière la *différence* par rapport aux autres, c'est-à-dire ces aspects qui nous rendent des personnes uniques et irréductibles. Mais ce paradoxe n'est qu'apparent car cette même capacité de l'individu à s'auto-représenter en tant que sujet unique se structure dans les groupes sociaux auxquels il appartient. Cela veut dire que le sujet a une identité personnelle, distincte de tous les autres, non pas bien qu'il soit conditionné par son environnement, mais parce qu'il l'est, en vertu du fait qu'il n'est pas un individu isolé. L'identité qui en résulte est ainsi composée de deux dimensions analytiquement différentes, mais concrètement interdépendantes : l'identification et l'individuation. Goffman a évoqué ces deux dimensions de l'identité en les appelant respectivement « identité sociale virtuelle » et « identité sociale réelle ». Le lien entre ces deux dimensions est à la base tant de l'identité personnelle que de l'identité collective (professionnelle, ethnique, nationale).

Malgré un accord substantiel sur le caractère éminemment social de l'identité, on distinguera dans la littérature sociologique contemporaine deux conceptions de l'identité. La première conçoit l'identité comme une structure stable enracinée dans la personnalité de l'individu ou dans la mémoire collective d'un groupe. Elle est représentée par le courant *structuro-fonctionnaliste* de Parsons. La seconde conception, représentée par le courant *interactionniste symbolique*, met

l'accent sur l'identité comme processus, qui se réalise dans la multiplicité des interactions particulières dans lesquelles l'individu est impliqué (Turner, Goffman).

Quoi qu'il en soit, la sociologie conçoit l'identité comme le produit d'un processus lent et graduel. L'identité ne se réfère donc pas à une structure de traits innés et immuables, mais à une réalité qui se forme et se transforme au cours de la vie individuelle et le long de l'histoire. Jean-François Mattéi ne dit pas autre chose dans *Le Regard vide* : « L'identité humaine n'est pas un principe immuable comme en logique où A est identique à A, en ontologie où l'être est l'être, et en théologie où Dieu est Dieu ; elle est un mouvement dynamique d'intégration des singularités en un même espace symbolique que les protagonistes identifient sans difficulté ». Et avant ce passage, je cite : « Il me paraît donc évident qu'aucune identité n'est substantielle, qu'aucune culture n'est insulaire et qu'aucune société n'est close »⁶.

2. *Culture et civilisation, Europe et Méditerranée.*

Dans son ouvrage majeur de 1949, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Fernand Braudel rappelait que l'idée de civilisation suppose « une continuité » qui, dans son déploiement historique, implique une identité des formes culturelles. Cette continuité et cette identité nominales sont d'ailleurs présentes dans la langue elle-même, ce qui conduisait l'historien à parler d'une véritable *Grammaire des civilisations*. Et cette grammaire, sur le plan sémantique comme sur le plan syntaxique, impose à l'observateur de souscrire à ces trois unités convergentes que sont la civilisation, la culture européenne et la Méditerranée.

Quand Braudel étudiait « le monde méditerranéen », et il faut insister sur cette notion de « monde » qui implique un espace de représentation symbolique unitaire, il ne se contentait pas de peindre une *mare internum* constituée de « plaines liquides », avec ses successions d'espaces marins bienveillants ou hostiles, encadrés entre des montagnes qui furent les premiers lieux habités. Sa théorie ternaire de la pluralité du temps social - l'histoire des événements au mouvement instantané, les séquences différées des changements politiques et le long devenir des civilisations qui est presque immobile - le conduisait nécessairement, en privilégiant le temps géographique le plus ancien dans son aire historique la plus vaste, à éclairer le destin des sociétés les plus avancées. Il était ainsi conduit à s'interroger sur cette notion de « civilisation » qu'il voyait, dans sa continuité, comme « la première et la plus complexe des permanences ».

Le problème qui se pose aujourd'hui à une Europe dont Albert Camus disait que son « secret » tient à ce qu'« elle n'aime plus la vie »⁷, c'est qu'elle n'aime plus non plus son identité qui lui paraît aussi étrangère que son histoire. L'Europe vit un temps d'amnésie culturelle. Un autre auteur méditerranéen, René Char, dont on sait les liens avec Camus, l'avait écrit pendant la seconde guerre mondiale dans *Fureur et mystère* en parlant de la culture européenne oubliée de ses racines : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». Si l'Europe n'aime pas plus la vie que son patrimoine parce que ceux qui étaient chargés de garder sa tradition vivante ne la lui ont pas transmis, alors elle n'est plus une civilisation ni une culture, mais une simple étiquette qui n'évoque rien de plus qu'une administration bruxelloise. Il convient donc d'aller au-delà des mots - culture, Europe et Méditerranée - pour réactiver un héritage qui demeure présent dans ces lieux de mémoire que sont les universités, les musées, les Eglises, les bibliothèques, mais aussi les œuvres d'art, les villes et les aires culturelles dont Braudel disait qu'elles étaient les « “cadres intelligibles” du monde actuel »⁸. Ce sont précisément de tels cadres qui ont pour fin de nous donner l'intelligence de notre destin.

Le projet d'Union pour la Méditerranée, proposé par le Président Nicolas Sarkozy pour amplifier le processus de Barcelone de 1995 et la coopération dite du « Dialogue 5 + 5 » de 1990, relancé en 2001 à Lisbonne, choisit d'orienter l'Europe, et pas seulement les pays riverains de la Méditerranée, vers une solidarité renforcée entre les peuples du Nord et du Sud de cette mer intérieure. Mais, pour qu'une coopération soit possible entre des pays culturellement différents, il faut encore qu'ils se réclament clairement d'une origine commune. Or celle-ci est manifeste, non dans la seule unité géographique de la Méditerranée, mais dans sa continuité historique depuis la fin de l'Empire romain. Pourtant l'Union européenne, en dépit de ses diverses commémorations politiques et de son penchant à la repentance morale, tourne aujourd'hui le dos à son histoire culturelle, cet avatar du passé, pour ne se s'intéresser qu'à son avenir économique. On comprend, certes, que l'Europe hésite à se réclamer de ce qu'elle a conçu : le traumatisme des guerres mondiales et des camps de la mort qu'elle a nourris en son sein avant d'exporter sa violence à la planète entière explique sa mauvaise conscience. S'ensuit-il pour autant, quand elle cherche à renforcer son unité en s'ouvrant à de nouveaux membres, qu'elle doive mettre en cause son identité, laquelle s'exprime davantage par sa culture que par son administration ou son économie ?

Lorsque Braudel envisageait les cadres intelligibles propres à chaque civilisation, il soulignait que ceux-ci dépendaient de trois facteurs : l'*unité* de la civilisation concernée, d'abord, qui s'exprime par le regard spécifique qu'elle porte sur le monde ; la *totalité* de ses manifestations, ensuite, qui renvoie à la diversité des actions humaines ; la permanence de son *identité*, enfin, qui se confond avec la longue durée et, par-delà la chaîne des époques, avec l'histoire elle-même. La Méditerranée a donné à l'Europe cette unité, cette totalité et cette identité en universalisant, à travers ses œuvres, la notion de civilisation qu'elle a arrachée aux cultures particulières. Les plus grands penseurs européens, de Rousseau et Voltaire à Valéry, et de Hegel à Walter Benjamin ou Jan Patocka, ont reconnu dans cette civilisation née sur les bords de la Méditerranée un espace de clarté qui a rayonné sur le monde depuis le petit cap du continent asiatique dont parlait Valéry après Nietzsche ; en contrepoint, la culture européenne s'est développée avec le regard critique porté sur l'horizon universel qu'il offrait désormais aux hommes. Si la civilisation européenne relève bien de la géographie de l'esprit, la culture appartient à son histoire, et si l'avenir de l'Europe est au sud, c'est que son passé l'était déjà : dans le domaine de l'esprit, c'est bien le temps qui impose son sceau à l'espace.

Même si la naissance de l'humanisme remonte bien loin dans l'histoire et qu'on le retrouve dans toutes les civilisations, y compris l'arabo-islamique⁹, les formes spécifiques de ce que nous appelons aujourd'hui « humanisme » ont été en effet progressivement mises en place par la civilisation européenne, celle qui se présentait au XVIII^e siècle comme *la civilisation*, ce creuset de l'humanité où l'universel a pris conscience de soi en s'étendant à tous les peuples. On comprend que Braudel, dans sa *Grammaire des civilisations*, utilise la notion d'« unités brillantes » qu'il accorde à l'Europe, dans le chapitre IV de la partie qui lui est consacrée, et à l'Europe seulement depuis sa naissance méditerranéenne. Il mentionne aussi, certes, les « unités nationales » qui correspondent aux différents États, les « unités aléatoires » où se concentrent les choix politiques, les « unités solides » qui constituent les centres économiques, et même les « unités violentes » engendrées par les guerres qui ont ensanglanté le continent européen. Mais ce sont les « unités brillantes », celles de la création, de la connaissance et de la pensée, qui définissent souverainement la culture unique de l'Europe et lui accordent ainsi son identité : « Nous entendrons par unités brillantes, les rencontres, les unissons qui donnent à la civilisation européenne, sur le plan le plus élevé de la culture, du goût et de l'esprit, une allure fraternelle, presque uniforme, comme si elle était envahie par une seule et même lumière »¹⁰.

Et cette lumière unique est née, on doit en convenir, sur les bords de la Méditerranée avant de se diffuser dans le nord de l'Europe, puis dans tout l'Occident. Quand nous parlons de cette mer qui

est *au milieu* des terres, *Mare medi terra* ou *Mare internum*, puisque tel était son nom selon Isidore de Séville, mais déjà « la Mer du milieu » pour les Hébreux et « la mer blanche du milieu » pour les Arabes, nous parlons d'une mer dont les rives, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, ont vu naître les grandes civilisations de l'Antiquité. Un grand nombre de peuples ont contribué à nourrir et à attiser ce foyer dont la flamme est pourtant unique : les Phéniciens, et plus à l'est les Mésopotamiens, à Carthage aussi bien qu'à Port-Vendres, les Grecs à Athènes, Syracuse ou Marseille, les Égyptiens à partir d'Alexandrie, les Romains ensuite, qui firent de la Méditerranée un « lac romain », puis les Byzantins, les Normands, les Arabes, de la péninsule arabique à l'Andalousie espagnole, bientôt les Français, les Italiens avec Gênes et Venise, sans oublier les Ottomans. L'Europe est née de la lumière méditerranéenne pour éclairer tous les domaines de la culture qui sont encore les nôtres et que le monde entier décline à la mesure de ses diverses traditions. La science est apparue en Asie mineure avec Thalès et les autres physiciens de Milet, bientôt rejoints par Pythagore et son école mathématique de l'Italie du sud ; la philosophie a trouvé sa terre d'élection dans les cités grecques, surtout à Athènes avec Socrate, Platon et Aristote, mais aussi avec Démocrite et Épicure ; il en va de même du théâtre avec Eschyle, Sophocle et Euripide ; la médecine rationnelle remonte à Hippocrate de Cos puis à Galien ; la politique, et plus précisément la démocratie, sont des inventions grecques, avec Clisthène et Périclès ; le Droit vient essentiellement de Rome, ainsi que, dans la lignée des Grecs, l'architecture et l'urbanisme. On pourrait multiplier les exemples de connaissances et de techniques européennes, jusqu'au cinématographe né à La Ciotat en 1895, apparues dans l'aire méditerranéenne. Je me contenterai d'indiquer que l'invention la plus féconde et la plus universelle de la Méditerranée est celle de l'école, comme institution de transmission de la culture, depuis les écoles philosophiques de Milet, d'Élée, de Crotone, d'Athènes, d'Abdère, de Cyrène, d'Alexandrie et de Rome, jusqu'aux universités médiévales dont la première fut créée à Bologne et qui essaimèrent en Europe avant de s'étendre au monde entier.

On pourra contester ce privilège culturel de l'Europe méditerranéenne, à la croisée de l'est asiatique et de l'ouest ibérique, du nord européen et du sud africain, mais aussi bien des religions monothéistes et de la raison laïque. On pourra critiquer l'eurocentrisme, issu du logocentrisme grec, en omettant de rappeler que cette critique vient elle-même de la tradition sceptique de l'Europe. On pourra enfin, à une époque qui s'inquiète de la crise de la mondialisation et du choc des civilisations annoncé par Spengler et théorisé par Huntington, récuser la prétention à l'universalité d'une Europe trop sûre d'elle-même et qui a souvent trahi son humanité. Il reste que c'est bien ce petit lac antique qui a donné naissance à toutes les figures modernes de l'homme, qu'il soit considéré comme une « personne », au sens chrétien du terme, un « sujet », au sens juridique du terme, un « citoyen », au sens politique du terme, un « individu », au sens social du terme, un « travailleur », au sens marxiste du terme, ou un « consommateur » au sens économique du terme. Ces multiples identités de l'homme contemporain, qu'il souffre le plus souvent à assumer comme il peine à intégrer son héritage, nous les devons à la civilisation humaniste qui s'est répandue de la Méditerranée à l'Europe depuis le Moyen-Âge et la Renaissance. Mais cette civilisation humaniste et occidentale n'aurait pas pu prendre son extraordinaire essor sans l'apport décisif que fut pour elle la civilisation arabo-islamique. Pour ne citer que cet auteur, Alain de Libera affirme, à l'encontre des négationnistes qui dénie aux musulmans toutes contributions à la civilisation humaine, que « les racines du rationalisme européen sont indissociablement grecques et arabes ». Par-delà les fractures qui ont séparé l'Orient de l'Occident, le médiéviste Alain de Libera rétablit la jonction entre ces deux univers et suggère une autre lecture de l'histoire de la connaissance : « c'est une translation intérieure à la terre d'islam, liée à la conquête musulmane, qui a rendu possible le retour de la science grecque dans le monde latin. Mais la science grecque n'est pas arrivée seule. La science arabe l'accompagnait. Et plus encore, la figure de l'intellectuel musulman, d'où a procédé, quoi qu'on en dise et contre toute attente, cette première ébauche de l'intellectuel européen en terre chrétienne qu'a été le *magister artium* universitaire, le professeur de philosophie »¹¹. C'est encore Alain de Libera qui écrit, dans un autre texte, qu'Averroès « est la pièce centrale du dispositif

intellectuel qui a permis à la pensée européenne de construire son identité philosophique. Sa physique, sa psychologie, sa métaphysique ont dessiné pour l'Europe la figure suprême de cette rationalité qu'on dit aujourd'hui occidentale ou grecque, au moment précis de l'histoire européenne où la Grèce n'était qu'un pan de l'orientale Byzance, et où les Byzantins eux-mêmes qualifiaient de fables helléniques et de philosophie étrangère l'antique sagesse des Grecs »¹².

Il est vrai qu'après les découvertes du XVI^e siècle et l'exploration des terres lointaines¹³, l'Europe s'est détachée géographiquement de la Méditerranée en s'ouvrant sur le nord de son continent, puis sur l'Atlantique, repoussant ses frontières intellectuelles au-delà des océans. Mais l'unité de culture de l'Europe est restée une unité réelle et pas seulement nominale. Si l'Europe n'est qu'un mot et non un principe, ce que Victor Hugo, Paul Valéry ou Jan Patocka appelaient encore une « âme », pourquoi constituer non seulement une Union pour la Méditerranée, mais déjà une Union européenne ? Pourquoi la Commission européenne, par la voix de Madame Benita Ferrero-Waldner, sa vice-présidente, déclarerait-elle que l'Union pour la Méditerranée est « une chance pour l'Europe » du fait d'« une ambition politique renouvelée »¹⁴ ? De quelle Europe et de quelle Méditerranée parle-t-on en effet si elles ne possèdent pas une culture substantielle au lieu de se réduire à un ensemble de règlements et de procédures juridiques ?

Il n'y a qu'une seule réponse qui découle de l'unité de culture de l'Europe, en dépit du brassage constant de ses langues et de ses peuples qui n'est en aucun cas un argument contre son identité. Et cette réponse a été apportée par Fernand Braudel dont nul ne niera qu'il avait quelque lueur sur le monde méditerranéen. Quand il dressait le tableau ambitieux de la *Grammaire des civilisations*, le terme de grammaire étant mis au singulier alors que les civilisations impliquent le pluriel, même en Méditerranée, il laissait entendre que cette grammaire est une grammaire universelle, à ce titre normative, comme en témoigne sa réflexion sur « l'Europe, idéal culturel à promouvoir »¹⁵. L'historien fait ici appel à l'idéal de culture qu'ont reconnu tous les plus grands esprits d'Europe, d'Amérique ou d'autres continents depuis plusieurs siècles en fait de religion, d'art, de philosophie, de théologie, de science ou de politique. Et cet « idéal » est le résultat d'un processus d'idéation propre à l'Europe - je dis « idéation », et pas seulement « idéalisation » - qui a consisté, de façon systématique, à construire rationnellement une modélisation théorique du monde. Cette modélisation, dont la constitution d'une science abstraite dégagée des mythes ancestraux est le plus ancien témoignage avec les Milésiens du VII^e siècle avant J.-C., consiste à envisager toute chose - le monde, l'homme et la cité - à partir d'un « regard », en grec *theoria*, qui se tient à distance de l'objet idéal qu'il vise. Claude Lévi-Strauss, qui a souligné l'importance de ce *regard théorique*, si l'on m'accorde ce pléonisme, cite à ce propos, dans l'un de ses derniers ouvrages, *Le Regard éloigné*, la remarque décisive de Jean-Jacques Rousseau. Elle me paraît concentrer en une phrase unique l'originalité de la culture de l'Europe : « Quand on veut étudier les hommes il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin »¹⁶.

Comme l'a si remarquablement démontré mon ami Jean-François Mattéi, éminent philosophe français, la Méditerranée a été la première école de ce regard qui sonde les choses en conservant toujours une distance critique qu'il peut retourner contre soi¹⁷. Il est devenu banal de reconnaître que la culture européenne est à la fois universelle et critique. Si elle a pu élaborer la dimension de l'universel, dans un monde voué aux particularités des mœurs et des coutumes, et, parallèlement, développer la fécondité de la critique, dans des sociétés soumises aux autorités et aux traditions, c'est grâce à la *distance* du regard porté en direction de l'idée régulatrice qui commande la recherche. Ainsi en a-t-il été de la science, qui s'est arrachée aux pratiques empiriques pour élaborer une théorie formelle des phénomènes, de la religion (chrétienne) qui s'est détournée des tentations théocratiques et de l'esclavage pour affirmer l'humanité de tous les hommes, de la philosophie, qui s'est libérée des sagesse antiques pour rechercher la vérité, et de la politique, qui s'est affranchie du religieux et de l'absolutisme monarchique. À chaque reprise, une *idée*, étrangère à l'expérience

immédiate de l'homme et protégée par son éloignement intellectuel, a conduit la recherche du savant, le réconfort du prêtre, la spéculation du philosophe, l'action du politique ou la création de l'artiste. La culture européenne, depuis son berceau méditerranéen, a tenu tout entière dans l'impératif de l'écrivain portugais Fernando Pessoa, celui qui, comme Ulysse, portait le nom de « Personne, dans un texte de 1917 *Ultimatum* :

« L'Europe a faim de Création et soif d'Avenir !

L'Europe réclame la grande Idée dont seraient investis ces Hommes forts ».

Et Pessoa de terminer son poème par cet envoi :

« Je proclame tout cela bien haut et à l'apogée, sur la barre du Tage, le dos tourné à l'Europe, les bras levés, les yeux fixés sur l'Atlantique en saluant abstraitement l'Infini ! »¹⁸

On aura noté que le poète portugais tourne le dos géographiquement et symboliquement à la Méditerranée pour regarder vers l'Atlantique. Et pourtant, sa critique vigoureuse d'une Europe épuisée après la première guerre mondiale s'inscrit dans le droit fil de l'idéalisme méditerranéen. Car sa culture se concentre dans les trois commandements de Pessoa : la persistance d'un regard éloigné orienté vers l'Idée souveraine, le culte de l'abstraction issu de la visée théorique de l'homme européen, et cet éloge de l'infini porté par l'attente messianique d'un monde à venir. L'Europe tire sa conception de l'histoire, du progrès et de l'humanité de cette tension inquiète qui la pousse à porter ses regards toujours plus loin.

Mais il nous faut aujourd'hui porter aussi nos regards au plus près, vers cette Méditerranée que certains ne voient plus, trop attentifs à une mondialisation occidentale qui, en larguant les vieilles amarres, a jeté l'ancre dans le Pacifique. Albert Camus, qui évoquait justement le « tragique solaire » de la Méditerranée, soutenait que la pensée antique s'est toujours arrimée sur l'idée de limite alors que l'Europe moderne, oublieuse de son origine, s'est vouée à la démesure. Et la grandeur de ses vertus a entraîné, par un renversement inédit, l'excès de ses défauts. L'auteur de *L'Été* pouvait alors s'adresser en ces termes au voyageur qui ne connaîtrait pas la Méditerranée et sa mesure qu'il avait découverte en terre algérienne :

« Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède, et si votre âme est une bête pauvre ! Mais, pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a, là-bas, une flamme qui les attend ».¹⁹

Camus avait compris que la culture méditerranéenne, dans son essence partagée, relevait davantage de l'alliance que du contrat. La première est d'ordre spirituel, et peut-être religieux, la seconde d'ordre économique, et sans doute commercial. On peut croire que la « méditerranéisation » sera susceptible de réaliser la fusion de ces deux exigences. Une alliance des cultures occidentales et arabo-islamiques pour une résurgence de la Civilisation méditerranéenne, tel est le défi à relever. Reste la question centrale du quand et du comment.

Conclusion :

L'alliance des cultures occidentales et arabo-islamiques²⁰ ne se fera pas en une année, ni en dix ans et peut-être même pas en un siècle. Une telle ambition s'inscrit dans la durée, dans un processus suffisamment long pour extirper des consciences individuelles et collectives des stéréotypes réciproques, cumulés par des années et des siècles d'histoire entre la rive nord et la rive sud de la

Méditerranée. Stéréotypes réciproques disais-je, car ils existent des deux côtés : l'homme occidental s'est construit des stéréotypes sur le monde oriental (barbare, intégristes, terroriste...), comme l'homme oriental s'est construit des stéréotypes sur le monde occidental (immoral, antireligieux, hédoniste...). Il faut du temps pour que les uns portent un regard différent sur les autres. Un regard empathique et, pourquoi pas amoureux ? « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » enseignent les Evangiles. « Tu aimeras ton prochain qui est toi-même », précise Levinas.

L'autre est en effet soi-même, nonobstant son appartenance à une culture, à une langue ou à une religion différente. Car notre identité méditerranéenne n'exclue pas nos spécificités et nos particularités culturelles. Je suis tunisien et méditerranéen. Tu es italien et méditerranéen. Il est français, ou espagnol, ou portugais, ou grec, ou chypriote, ou syrien, ou libanais et méditerranéen. Nous avons tous une double identité : celle qui nous attache à notre pays, à notre culture, à notre histoire, à notre religion, et celle qui nous ancre et nous plonge dans cette Méditerranée profonde et féconde. C'est à partir de ce pluralisme religieux et de cette diversité culturelle, qui sont en soi une richesse, que l'on doit pouvoir dégager, pour mieux les cultiver, l'ensemble des **éléments rassembleurs** auxquels toutes les sociétés méditerranéennes pourraient désormais s'identifier. Encore faut-il au préalable connaître et reconnaître deux réalités incontestables : l'unité de culture de l'Europe dont j'ai parlé plus haut, et l'unité de culture du monde arabo-musulman. Pourquoi une telle reconnaissance ? Afin que la jonction interculturelle ne se réalise pas aux dépens de l'une des deux cultures. Autrement dit, éviter la tentation de l'hégémonisme culturel.

L'autre grande tentation dont il faudrait se prémunir est celle du syncrétisme culturel. L'un des plus illustres précurseurs du dialogue interculturel et interreligieux, Jacques Berque, avouait : « je veux les faire communiquer entre elles non par voie de syncrétisme, on le sait, mais par l'exaltation mutuelle, l'affinement de ce qu'elles ont et de semblable et de dissemblable »²¹. Les deux cultures en question ne sont ni totalement concordantes, ni radicalement antagoniques, comme le prétendent les adeptes du choc des civilisations. Elles divergent sur bien des questions, des plus banales (traditions culinaires, façon de s'habiller, manière de concevoir la vie familiale...), aux plus fondamentales (systèmes politiques, structures juridiques, foi religieuse...). Mais elles convergent vers des idéaux communs : l'humanisme, la tolérance, l'amour de la liberté, le désir de paix... C'est à partir et en vue de ces idéaux que pourrait se constituer l'identité culturelle méditerranéenne. Pas plus que la culture arabo-islamique, la culture occidentale n'est pas parfaite. La modernité produite par elle a offert à l'humanité de grands progrès scientifiques, technologiques, sociaux et politiques. Tous ces acquis, l'humanité les doit indéniablement à l'Occident. Mais cette modernité n'a pas produit que des bienfaits. Il y a un revers de la médaille : deux guerres mondiales des plus atroces, deux systèmes totalitaires (nazisme, communisme) des plus abominables, une vague colonialiste marquante, une destruction de l'environnement sans précédent, une mondialisation ultralibérale dont on n'a pas fini de payer le prix... Oui, la modernité occidentale, ce n'est pas seulement la conquête des libertés objectives et subjectives, les droits de l'homme, la démocratie. C'est également l'individualisme, l'hédonisme, le matérialisme, l'éclatement de la famille, la passion boulimique de l'argent, le mépris du sacré jusqu'à la mort de Dieu, le discrédit du religieux jusqu'à l'extinction de toute morale... Autant d'avatars que le monde occidental doit pouvoir expurger avant d'entamer sa reconversion, sa mutation ou son intégration méditerranéenne.

La même exigence de « purification » est attendue des méditerranéens de tradition islamique. La tolérance, le respect de la personne humaine, la liberté individuelle, l'égalité citoyenne, la démocratie, doivent devenir des catégories structurante de l'esprit islamo-méditerranéen. Et cette mise à niveau culturelle et politique ne pourra jamais s'effectuer sans cet impératif catégorique : la sécularisation de l'islam. Il faut le dire et le redire, cette religion souffre de maladies graves qui posent problème et au monde arabe et au monde occidental. Autrefois, nous avons espéré qu'un islam européen éclairé, tolérant et sécularisé finira par influencer cet islam oriental sclérosé et

asphyxié par des siècles de décadences. C'est plutôt le contraire qui est entrain de se produire au cœur de l'Europe, avec l'apparition de plus en plus visible de courants extrémistes dont l'insolence vestimentaire n'a d'égale que le mépris à l'égard des traditions des pays d'accueil.

C'est pour dire combien la naissance d'une identité culturelle méditerranéenne serait vitale et salutaire pour l'ensemble des sociétés qui bordent cette mer. C'est pour dire aussi combien le chemin sera long et la tâche, semée d'embûches : « Avant que la méconnaissance réciproque ne se corrige, que le conflit ne devienne échange, que le passeur d'entre les rives échappe à ce qui fait de lui parmi les siens peut-être un monstre, il lui faudra longtemps se contenter d'espoirs » écrit, avec le rêve de l'humaniste et la lucidité du savant, Jacques Berque²². Et pour cause, **l'identité culturelle méditerranéenne ne traduit pas une essence mais exprime une espérance** ; elle n'est pas une donnée de l'histoire mais un appel de l'avenir. Demain s'écrit aujourd'hui. L'élaboration d'une identité culturelle méditerranéenne pourrait commencer par trois actions concrètes : 1- la réforme des manuels scolaires à l'attention des enfants (écoles primaires) comme des adultes (universités), pour les éveiller à ce sentiment d'appartenance à la civilisation méditerranéenne ; 2- l'échange et la coopération universitaire en créant une espèce d'Erasmus méditerranéen ; 3- la revalorisation du patrimoine culturel méditerranéen, qu'il soit littéraire, philosophique, musical, cinématographique ou artisanal.

Il y a eu une civilisation méditerranéenne grecque, une civilisation méditerranéenne romaine, une civilisation méditerranéenne phénicienne, une civilisation méditerranéenne carthaginoise, une civilisation méditerranéenne chrétienne, une civilisation méditerranéenne islamique. Mais pas encore une **Civilisation Méditerranéenne** tout court. C'est-à-dire une civilisation suffisamment cosmopolite, humaniste, multiconfessionnelle et pluriculturelle pour provoquer l'adhésion et l'identification du juif comme du musulman, du chrétien comme de l'agnostique, du français comme du syrien, de l'italien comme du libanais, du chypriote comme du turc, du libyen comme du portugais, du marocain comme de l'espagnol, de l'algérien comme du grec, de l'israélien comme du palestinien... Illusion, chimère, utopie, diraient les sceptiques. Peut-être, mais c'est aux utopistes que l'on doit les plus grands progrès de l'humanité. Il y a des utopies qui échouent, d'autres qui réussissent. Comme autrefois Platon avec sa *République*, Al-Farabi avec sa *Cité vertueuse*, Tommaso Campanella avec sa *Cité du Soleil*, il faut donner du rêve et de l'idéalisme au méditerranéens. Une utopie peut se révéler fantasmagorique comme elle peut-être une réalité prématurée.

De grands esprits italiens partageaient le même rêve méditerranéen, notamment Giorgio La Pira et Antonio Gramsci dont l'intérêt pour le *Mezzogiorno* –régions qui appartiennent à la même zone climatique que l'Afrique du Nord et l'Andalousie- signifiait bien quelque chose.

Pour mettre bien en évidence la vocation résolument méditerranéenne de l'Italie et, par conséquent, le rôle central que ce pays peut jouer dans la genèse d'une nouvelle identité méditerranéenne, permettez-moi à la fin de citer deux derniers passages du grand historien Fernand Braudel :

« Aujourd'hui encore, voyez à Naples ou à Palerme, à l'heure de la pause, un repas d'ouvriers à l'ombre d'un arbre ou d'un pan de mur : ils se contentent du *companatico*, un assaisonnement d'oignon ou de tomates sur le pain arrosé d'huile, ils l'accompagnent d'un peu de vin. La trinité méditerranéenne est bien là au rendez-vous : l'huile d'olive, le pain du blé, le vin des vignes. Tout cela, mais pas beaucoup plus »²³.

« L'Italie trouve là le sens de son destin : elle est l'axe médian de la mer et, beaucoup plus qu'on ne le dit d'ordinaire, elle s'est toujours dédoublée entre une Italie tournée vers le Ponant et une Italie qui regarde le Levant ».

Mezri HADDAD

Philosophe et écrivain tunisien.

Directeur de *Daedalos Institute of Geopolitics* de Chypre.